

Lettre à Chamoiseau

Un dimanche au cachot de Patrick Chamoiseau. Gallimard,
325 p.

Ching Selao

Numéro 223, novembre–décembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Selao, C. (2008). Lettre à Chamoiseau / *Un dimanche au cachot* de Patrick Chamoiseau. Gallimard, 325 p. *Spirale*, (223), 52–53.

Lettre à Chamoiseau

UN DIMANCHE AU CACHOT de Patrick Chamoiseau

Gallimard, 325 p.

par CHING SELAO

Que le lecteur ou la lectrice se rassure, je ne suis pas, avec un tel titre, en train d'écrire une vraie lettre à Patrick Chamoiseau, même si chaque fois que je finis un de ses romans, chaque fois que je sors de son imaginaire fabuleux, incroyablement riche d'histoires, de cultures, de personnages, de douleurs mais aussi de poésie et d'humour, oui, beaucoup d'humour, je nourris secrètement, je l'admets, l'envie de lui envoyer une lettre. Ce titre, aussi personnel soit-il, n'est ici qu'un emprunt, voire une traduction plagiée du titre d'un très beau texte de Derek Walcott, dans lequel l'écrivain caribéen nobélisé offre un vibrant hommage à l'auteur gongolais. Dans *A Letter to Chamoiseau*, écrit à l'occasion de la publication anglaise de *Texaco*, Walcott note, au sujet de ses personnages : « *Chamoiseau's characters are not only names but beings. Their conduct is drawn from the complexities of sensation rather than of action. We inhabit them naturally, their rages that roar like a rainstorm through a ravine, their sense of insult as sensitive as those weeds that close like shutters* » (*What the Twilight Says*, Faber and Faber, 1998). Le propos de Walcott pourrait s'appliquer aux autres romans de Chamoiseau qui, de *Chroniques des sept misères* à ce *Dimanche au cachot* en passant par *Solibo magnifique*, abondent en personnages à la verve incantatoire, animés par la fulgurance des souvenirs et des émotions, animés également par la fureur de vivre, même si cette fureur s'exprime parfois par la mort. Mourir, précise le narrateur d'*Un dimanche au cachot*, n'est pas crever.

L'inoubliable Oubliée

Dans ce dernier roman, Chamoiseau fait revivre un des personnages marquants de son œuvre, la mystérieuse Man L'Oubliée, deuxième mère et protectrice du révolutionnaire Balthazar Bodules-Jules dans *Bible des derniers gestes*, gigantesque fable du Marqueur de Paroles transformé dans ce roman épique en Liseur des Corps. Plus énigmatique que Marie-Sophie Laborieux et sur-

tout moins bavarde que la fondatrice de Texaco, Man L'Oubliée n'a par ailleurs ni la colère enragée de la militante Déborah-Nicol ni l'innocente douceur de sa sœur Sarah, mais une force juvénile et une sagesse millénaire la rendant plus extraordinaire que ces personnages déjà hors du commun. À l'instar de son fils adoptif, Man L'Oubliée traverse les siècles comme quelqu'un traverserait une rivière, sans incident, suivant le courant, à peine essoufflé par l'agitation des vagues. Évoquée tout au long de *Bible* dans lequel elle ne parle que rarement, comme si son corps suffisait à exprimer ses pensées, comme si ses gestes étaient en soi des incantations, L'Oubliée se dévoile un peu plus dans *Un dimanche au cachot*, sans toutefois se défaire de l'aura insondable qui la caractérise. D'ailleurs, il n'est pas impossible qu'au lieu d'être un seul et même personnage, Man L'Oubliée de *Bible des derniers gestes* soit en fait la fille ou la descendante de L'Oubliée d'*Un dimanche au cachot*. Avec Chamoiseau, rien n'est jamais sûr, mais supposons, puisque ses livres invitent davantage aux hypothèses qu'aux certitudes, que ce soit le même personnage : ce serait donc la vie d'avant les bois de Man L'Oubliée, d'avant sa rencontre avec M. Bodules-Jules, qui serait ici racontée.

Le brouillage temporel est de nouveau à l'œuvre dans *Un dimanche au cachot* où l'écrivain fait coïncider deux époques et deux êtres, Caroline, enfant troublée et droguée du temps contemporain, et L'Oubliée, jeune femme esclave du temps ancien, mettant ainsi en relation deux histoires reliées par un seul lieu. Ce lieu est le cachot annoncé dans le titre, lieu dont ne veut plus sortir Caroline, qui est peut-être — ou peut-être pas — la Caroline de *Bible*, la fille que M. Bodules-Jules n'a jamais eue. Sollicitée par son ami Sylvain, responsable d'un foyer d'accueil dans le nord de la Martinique, le narrateur d'*Un dimanche au cachot*, qui se dit ni écrivain, ni éducateur, ni lecteur et qui est pourtant tout cela à la fois, se rend, à son corps défendant, au lieu

où l'enfant au regard mort s'est délibérément emprisonnée. Devant la fillette réfugiée dans les vestiges de ce qui semble être un cachot, le narrateur, ne sachant que faire, se réfugie lui aussi dans cette Chose et se met à lui raconter une histoire, non pour la raisonner ou la convaincre d'échapper à cette mâchoire de pierres qui les avale d'une bouchée, mais parce qu'il n'a en tête que son « roman en souffrance ».

Le récit qu'inspire cette construction abominable, autrefois destinée à y jeter les esclaves insoumis, pierres maléfiques devenues des traces permettant de remonter vers ce temps où l'Habitation était un vaste cachot, est terrifiant ; mais ce qui rend ce récit inoubliable tient plutôt à la grâce inattendue qui émerge du personnage principal. Cette histoire, plongée dans l'indicible barbarie de l'esclavage et des viols où « l'humain se désimagine », dépasse l'horreur de ces crimes et restitue à ce passé l'imagination qui le rend non pas réel mais présent. Présent au point que les lecteurs et les lectrices auront l'impression de toucher L'Oubliée, d'être à ses côtés, de sentir, au-delà des odeurs pestilentielles des déjections, des rats et des serpents morts ou vivants, son « aimance », cet « amour-grand » que la jeune femme dégage, allant au gré du vent, soufflant contre l'épuisante haine de la peur et du ressentiment.

Dans la gueule du cachot

Le narrateur imagine que c'est en faisant exploser le cachot, exploser son imaginaire que L'Oubliée survit, car seul l'impossible peut la maintenir vivante, humaine dans cette chose inhumaine. De souvenirs en rêves, de délires en fantasmes, L'Oubliée nous fait pénétrer dans la gueule du cachot, tout en nous amenant à travers les bois suivre les traces du vieil esclave marron, autre personnage de Chamoiseau déjà rencontré dans *L'esclave vieil homme et le molosse*. La fuite de cet esclave est à la source de la réclusion de L'Oubliée, habituellement si tranquille, si aimable, qui s'est mise à maudire l'Habitation

après son départ, à sombrer dans la « démente » d'une langue ancienne héritée du ventre meurtrie de sa « manman bizarre » venue de loin, d'une terre africaine aussi obsédante qu'inaccessible. Le marronnage du vieil homme, de qui L'Oubliée se croit enceinte, a déclenché en elle une révolte aussi inouïe qu'imprévisible, une résistance élevant son « aimance » en fierté, en force non destructrice, mais plutôt libératrice. C'est en effet dans le cachot que se révèle un sentiment de liberté, comme si le « cheveu de lumière » à partir duquel elle regarde l'Habitation en le voyant pour la première fois lui dévoilait ce que l'immensité des champs ne lui permettait pas de voir. Cette liberté conquise au fond du cachot, cette force nouvelle, mêlée à un pouvoir non pas surnaturel mais in-naturel, préfigure le titre très noble de « femme-Mentô » que Man L'Oubliée porte dans *Bible des derniers gestes*.

Dans *Un dimanche au cachot*, lorsque le Maître vient la libérer et exiger qu'elle le remercie pour ce geste de pardon et de générosité, L'Oubliée, que le béké croit être devenue une « virgule brisée par le cachot », demeure dans la gueule en pierres, majestueuse et rayonnante sous le clair de lune, malgré les souillures et les blessures. « Et elle regarde le Maître, tellement craint et tellement respecté, tellement haï aussi, comme une parcelle du monde qui ne la concerne plus. » L'Oubliée finira par quitter ce monde ne la concernant plus mais continuant de hurler en elle, sous les yeux étonnés et impuissants du béké. Ce départ, de même que celui du visiteur de France de passage en Martinique, anticipe une ère d'intentions nouvelles qui modifiera le visage des îles et des Amériques, sans néanmoins mettre fin aux exploitations inhumaines de la « plantocratie ». Je laisse le lecteur ou la lectrice deviner quel nom historique porte ce vendeur de porcelaine français, visiteur que « tous regardaient s'éloigner dans un curieux silence sans voir que la poussière de sa carriole dévoilait un souffle inhabituel : un vent qui allait naître au sud et qui inverserait

les feuilles du bois-canon jusqu'à faire miroiter leur face argentée ».

La sortie du cachot de L'Oubliée, avant son départ définitif, coïncide, bien entendu, avec la sortie du cachot de Caroline et du narrateur. Il n'est pas certain que la fillette ait tout compris de l'histoire de L'Oubliée et il est encore moins évident qu'elle ait pu saisir quoi que ce soit des divergences d'opinions entre le narrateur, l'écrivain, l'éducateur et le lecteur. Toutefois, une chose est sûre : elle a senti une présence dans ce cachot rempli d'absences, une présence assez forte pour la pousser hors de l'isolement, hors de la solitude des absents, dans le tremblement d'une vie nouvelle en quête d'autres présences.

« Tremblade »

Entrer dans l'imaginaire de Chamoiseau, c'est se laisser bercer par des vagues d'enchantement et de beauté, mais c'est aussi accepter de partir à la recherche d'ombres silencieuses, de tâter les ruines des cultures minoritaires et de plonger dans

une mer de mémoires oubliées et de cadavres ensevelis. Ce qui aurait pu s'avérer d'un pathos difficilement soutenable ne l'est jamais sous la plume de cet écrivain qui, par la magie de sa verve et de ses images aussi belles que folles, nous entraîne avec plaisir dans des lieux pourtant pas toujours invitants, dans ce qu'il appelle, dans *Bible des derniers gestes*, les « songes d'apocalypse » dont même l'imagination la plus dantesque ne saurait épuiser l'enfer. Entrer dans cet univers, c'est également accepter de se laisser porter par un rythme où les mots littéraires, rares et inusités rencontrent les mots courants, vulgaires ou inventés. Bien que d'un souffle entraînant, envoûtant, l'œuvre ou Chamoiseau n'est pas « facile » ; elle est exigeante, comme l'est sans doute celle des plus grands romanciers. À cet égard, *Un dimanche au cachot* ne fait pas exception et ceux qui sont peu familiers avec les libertés du narrateur-écrivain-lecteur pourraient par moments être déroutés par la langue, par l'intervention de ses nombreux « moi » et par l'entrecroisement des voix narratives et des genres.

Un dimanche au cachot n'a suscité que peu d'articles dans la presse au moment de sa parution en octobre 2007, et *Le Figaro* du 17 janvier 2008 révélait que le roman est loin d'avoir été un succès de librairie dans l'Hexagone. Comment expliquer une telle indifférence ? Je pourrais tenter une explication, ressasser les éternels arguments — quoique souvent justes — contre le centralisme de la critique, parisienne, arguments qui placeraient Chamoiseau dans une position de victime qu'il refuserait sûrement puisqu'une telle posture ne peut qu'aller à l'encontre des principes d'un Guerrier du Verbe et de l'Imaginaire. Je n'ai pas envie de spéculer, d'accuser, de critiquer mais de partager les impressions d'une lecture d'où je sors bouleversée, « émotionnée », pour reprendre un terme cher à Chamoiseau. Émotionnée et prise de « tremblade », car on ne peut que lire comme une invitation, voire une injonction, cette petite phrase notée par le vendeur de porcelaine : « Trembler toujours par crainte d'être inhumain. » Trembler non de peur mais d'incertitudes dans la mesure où le tremblement, rap-

pelle Édouard Glissant dans son dernier essai, n'est pas hésitation ou paralysie, plutôt « vocation délibérée de renoncer aux longues vues systématiques » (*Une nouvelle région du monde*, Gallimard, 2006). Glissant, le Marqueur des échos-monde, traverse justement le roman du Marqueur de Paroles comme une ombre fraternelle, un être émergeant de cette horreur qu'est le cachot, accompagné de Césaire, de Fanon et de ceux qui, comme Faulkner et Saint-John Perse, se sont rendus au plus près de la Chose sans y pénétrer.

En ressortant du cachot et de ma lecture, je dépose le livre de Chamoiseau, toujours un peu tremblante. Je tremble non seulement de doutes et d'incertitudes mais d'un troublant vertige devant cette histoire, aussi vraie que fictive, oubliée dans les dédales de l'Histoire. Je tremble et me conforte dans l'illusion que si j'étais née dans un autre siècle, dans un autre pays, que si j'avais vécu ailleurs, dans cet ailleurs réel et inimaginable, j'aurais tremblé autrement que de haine, de peur et de terreur. ●

ROMAN

Alain Robbe-Grillet et les jeunes filles

UN ROMAN SENTIMENTAL d'Alain Robbe-Grillet

Fayard, 253 p.

par François Harvey

Le « pape du nouveau roman » n'avait rien d'un saint et nous le savions bien. En plus d'ébranler les structures signifiantes du récit conventionnel, il prenait plaisir à choquer son public au moyen d'allusions plus ou moins pudiques à la chair des jeunes filles. *Le voyeur*, *Glissements progressifs du plaisir* et *C'est Gradiva qui vous appelle* témoignent, à divers degrés, des affections nympholeptes du néoromancier. Avec *Un roman sentimental*, toutefois, Alain Robbe-Grillet renonce à toute discrétion.

Un « conte de fées pour adultes »

Le livre est enveloppé d'une mince pellicule de plastique, scellé comme s'il souhaitait préserver les esprits chastes de son contenu. Une étiquette, négligemment appliquée sur la première de couverture, avertit en effet le lecteur que ce « "conte de fées pour adultes" est une fiction fantasmagorique qui risque de heurter certaines sensibilités ». Aux aguerris qui osent lire l'ouvrage, qui n'est pas massicoté, il est éloquentement suggéré « d'user d'un instrument coupant plutôt que de son

doigt ». Geste masturbatoire, lire *Un roman sentimental* ? Probablement pas autant que de l'écrire.

Après le décès de sa mère, la petite Gigi (aussi nommée Angine, Ann-Djinn et Djinn) a été confiée aux soins de son père, qui lui a prodigué l'éducation nécessaire à une fillette convenable, « basée sur la soumission absolue au maître (patron, amant ou mari), le respect des parents, les travaux domestiques quotidiens et les châtimens corporels systématiques ». À quatorze ans, la studieuse écolière a une forma-

tion honnête, ayant lu Descartes et Hegel, mais surtout assimilé les subtilités de l'art sexuel, auxquelles *Un roman sentimental* consacre ses quelque deux cent cinquante pages. Dans la longue série de tableaux sadomasochistes pédophiles et éphébo-philés qui composent le roman, le récit atteint son climax lors d'une séquence particulièrement saisissante au cours de laquelle le père de Gigi, désireux de souligner les progrès de son élève et son éveil à la puberté, organise une soirée où sont conviés quelques invités ainsi que plusieurs prisonnières